La défaite de mai 1940 : Claude Simon, Marc Bloch et l'écriture du désastre

The Defeat of May 1940 : Claude Simon, Marc Bloch and the Writing of Disaster

Anthony Cheal Pugh

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ccs/2128>

DOI : 10.4000/ccs.2128

ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2019

Pagination : 113-132

ISBN : 978-2-7535-7795-4

ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Anthony Cheal Pugh, « La défaite de mai 1940 : Claude Simon, Marc Bloch et l'écriture du désastre », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 14 | 2019, mis en ligne le 30 septembre 2020, consulté le 25 avril 2022.
URL : <http://journals.openedition.org/ccs/2128> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccs.2128>

LA DÉFAITE DE MAI 1940 : CLAUDE SIMON, MARC BLOCH ET L'ÉCRITURE DU DÉSASTRE

Anthony Cheal PUGH

« Le désastre ou l'invérifiable, l'impropre »
Maurice Blanchot, *L'Écriture du désastre*, 1980.

*La Route des Flandres*¹ de Claude Simon se détache de l'ensemble des romans qui ont pour arrière-plan la défaite militaire de la France comme une œuvre dont l'intégrité intellectuelle et artistique atteint un niveau rare. Le roman se concentre sur quelques épisodes de la retraite qui a suivi les combats de la région de Namur et de Dinant, où les stratèges alliés avaient souhaité que le front se fixe, sur un secteur le long de la rive ouest de la Meuse défendu par la neuvième armée française, commandée par le général Corap². La chaotique marche en arrière des rescapés du 31^e régiment de dragons (que l'on avait

1. On trouvera une bibliographie concernant le traitement historique de la défaite de 1940 dans I. Higgins (éd.), *The Second World War and Literature*, Scottish Academic Press, Edinburgh, 1985, annexe n° 2.
2. « Le commandement français n'ignore pas qu'il n'y a en face qu'une vingtaine de divisions allemandes, toutes de second ordre, sans un seul blindé. Le général Corap, responsable d'une partie du front de la Meuse avec sa 9^e armée, a tiré de nombreuses fois la sonnette d'alarme auprès du haut commandement durant l'hiver 1939-1940. Il a profité de chaque visite d'une autorité, de chaque rapport à ses chefs, pour attirer l'attention sur la situation précaire de ses troupes, chargées de défendre un front large et difficile avec des moyens défail-lants dans tous les domaines. Engoncés stratégiquement et tactiquement par la manœuvre Dyle en Belgique, les généraux Gamelin, Billotte et Georges n'ont pas su écouter les avertissements de Corap qui ne faisait preuve, en la circonstance, que du plus élémentaire bon sens », D. Lormier, *Comme des lions : Mai-juin 1940, Le Sacrifice héroïque de l'armée française*, Calmann-Lévy, 2005, p. 32 (note rajoutée lors de la présente réédition de cet article; le livre cité n'existait évidemment pas en 1984, lorsque cet article a été écrit, mais pour qui se rappelle que Claude Simon a toujours défendu la bravoure des troupes françaises et souligné les énormes pertes subies – 10 000 morts – pendant les six semaines de combats).

envoyé en avant combattre à cheval aviation et blindés) n'est cependant pas directement décrite : le lent recul de la petite bande de survivants qui tentent de revenir en arrière vers une ligne française déjà inexistante, suivant les traces des V^e et VII^e divisions blindées du XV^e régiment de panzers du général Hoth (ce dernier sous le commandement d'un général Rommel encore inconnu) est dépeint comme ayant lieu dans un paysage printanier étrangement normal³. La guerre semble déjà finie ; elle n'est perceptible qu'en termes d'effets : cadavres d'hommes et de chevaux, restes de véhicules carbonisés, et une odeur persistante de décomposition et de caoutchouc brûlé. Seul un duel d'artillerie intermittent, au loin, indique que la bataille continue ailleurs.

Le lecteur de *La Route des Flandres* est placé dans une situation quelque peu semblable à celle des cavaliers : il n'y a aucune référence spatiale ou temporelle sûre dans le texte ; aucun des noms célèbres que j'ai mentionnés à l'instant n'y figure non plus. Le roman se présente davantage comme un commentaire sur la guerre en général que comme le récit, en forme de fiction, d'un événement spécifique. En effet, ce qui fait de *La Route des Flandres* beaucoup plus qu'un roman simplement « authentique » se trouve au centre de notre compréhension de la façon dont s'écrit l'histoire et se fabrique la connaissance historique.

Le discours théorique de la modernité a bien démontré comment la représentation littéraire, en produisant impressions mentales et effets psychologiques, révèle, pour qui s'y sensibilise, les « codes » culturels dont dépendent ces « effets de représentation ». Une fois « décodés », de tels effets ne disparaissent pourtant pas ; au contraire, notre appréciation des œuvres littéraires est augmentée et améliorée par l'effort de compréhension requis, car nous apprenons non seulement comment se construisent et se transmettent ces effets, mais nous commençons à nous poser des questions plus rigoureuses sur les valeurs et les croyances que nous leur assignons. Si *La Route des Flandres* ne provoquait pas chez ses lecteurs un retour obligatoire à des questions concernant la perception, le souvenir, et l'écriture représentationnelle et figurale, les aspects les plus osés de sa structure narrative et de sa technique descriptive risqueraient de réduire la signifiante du texte à un jeu visant les fictions plus

3. Ce qu'on a appelé la « thèse figurative » correspond à l'idée que « tout ce qui peut être représenté peut aussi être décrit, et, bien plus, peut être décrit en termes concrets » (R. Wollheim, « On Representation : The Philosophical contribution to psychology », *Critical Inquiry*, vol. 3, n° 4, été 1977, p. 710). Wollheim, qui critique cette thèse ainsi que d'autres concernant la représentation, donne une introduction très utile pour un sujet que J.-F. Lyotard a traité de façon plus exhaustive dans *Discours Figure* (Klincksieck, 1978).

conventionnelles, ou à une parodie des présupposés du roman réaliste. Certes, le roman de Simon interroge bon nombre de ces présupposés, mais puisque ceux-ci sous-tendent tout récit historique conventionnel, plutôt que d'être exclue du texte, l'Histoire est ramenée au centre de la scène sous la forme d'une succession de débats, suscitant chez le lecteur une série d'interrogations concernant la façon dont nous imaginons et essayons de comprendre le passé.

Tous ces débats trouvent leur aboutissement quand il s'agit de décrire avec suffisamment de justesse les formes les plus violentes de changement social et politique, et il est très évident, au cours d'une scène, environ vingt pages après le début, que le désastre singulier dans lequel le narrateur-protagoniste du roman est entraîné l'amène à repenser de façon critique la vision de l'histoire qui lui a été inculquée avant ce court moment où il a été un combattant, vision véhiculée par la tradition culturelle et par son éducation, celles-ci représentées par son père, professeur et écrivain. Dans cette scène, le père et le fils discutent de la nature de la guerre. Georges, le fils, rejette toute connaissance livresque et toute idée de l'histoire comme progrès ou processus, de même qu'il nie les arguments de son père concernant l'origine des conflits, arguments fondés sur l'agressivité de l'espèce humaine et la violence intrinsèque de toute activité économique (*RF*⁴, p. 216). Toutes ces spéculations sont balayées par Georges comme du verbiage inutile : ce ne sont, pour lui, que des mots enfilés les uns après les autres. Le bref moment de dialogue qui nous donne un aperçu de Georges comme il était avant le commencement des hostilités, est contenu dans un flashback. Le cadre narratif environnant est cependant situé après la guerre et, entre-temps, il a fait l'expérience directe non seulement de la guerre moderne mais de la défaite et de la captivité. Il a eu la chance de survivre, mais le fiasco militaire auquel il a participé le fait réagir avec colère contre la foi dans une culture essentiellement littéraire à laquelle son père est encore attaché. Alors que celui-ci se limite à déplorer le bombardement des bibliothèques (p. 347-348), Georges arrive non seulement à la conclusion que l'édifice entier des connaissances historiques accumulées et toute sagesse philosophique sont victimes de la guerre, mais, bien plus, finit par penser que la possibilité même de comprendre le sens du passé, en particulier ou en général, est un rêve sans fondement.

Après avoir rejoint son régiment, Georges a passé les dix premiers jours de la guerre (la vraie guerre, non pas la « drôle » de guerre) sur une selle, presque

4. Les références à *La Route des Flandres* seront données comme d'ordinaire dans l'édition Pléiade.

continuellement. Son régiment de cavalerie a été envoyé à la rencontre des attaquants allemands, mais il a été pris dans une série d'embûches par les unités motorisées de l'ennemi, bien plus rapides. Après la retraite depuis la Meuse, qui a duré plusieurs jours, l'escadron de Georges s'est regroupé, mais il est quasi anéanti au moment précis où les soldats pensaient être à l'abri des fortifications frontalières (p. 299-304). Ayant fini par perdre son cheval, Georges erre à travers champs et bois, cherchant à s'orienter par rapport à la position de son ombre sur le chemin qu'il suit, jusqu'à ce que, de manière imprévue, il rencontre le capitaine qui commandait son escadron, en compagnie d'un lieutenant et de son ordonnance, avançant à cheval le long d'une route de campagne, comme si rien ne s'était passé. Georges est obligé de monter un des chevaux sans cavalier et suit, avec l'ordonnance, les deux officiers, qui poursuivent leur conversation pleine d'urbanité sur les courses de chevaux (p. 404-411). En traversant un village, des hommes blessés, sur le bord de la route, les préviennent que des unités de Panzers ont déjà été actives dans ce secteur et que des tireurs d'élite les attendent s'ils continuent dans la même direction. Le capitaine ne tient aucun compte de ces avertissements et, quelques minutes plus tard, lui et le lieutenant sont fauchés par une fusillade partie de derrière une haie. Pendant deux ou trois jours, Georges et l'ordonnance essayent d'échapper à la capture, mais sont finalement faits prisonniers.

La dernière embuscade marque le début et la fin à la fois de la partie du roman qui parle de l'expérience de la guerre du narrateur. En fait, la scène dans laquelle le capitaine lève son sabre dans un dernier geste de défi (ou de résignation – car Georges ne sait comment interpréter ce geste) revient comme une image dans un rêve obsédant (p. 199, 253, 352, 399, 411-412). C'est d'ailleurs plus qu'un *leitmotiv* illustrant un thème tragique – même s'il symbolise les attitudes et les croyances anachroniques de la hiérarchie militaire enfoncée dans ses principes – car Georges, en tentant de comprendre pourquoi le capitaine semble accepter son destin, ouvre le champ à une question plus vaste : pourquoi tâcher de reconstruire le passé, si l'entreprise est fondamentalement vaine ? Le désir de Georges de comprendre l'événement qu'il a vécu dans ses dimensions à la fois réelles et symboliques, introduit ici, dans le roman, en se surimposant à son intrigue lacunaire, une problématique philosophique et technique qui est au cœur de l'écriture historique à proprement parler et qui dépasse le cadre, trop restrictif, d'une fiction considérée, par certains, comme purement autoréflexive.

Le matériau brut de la narration historique conventionnelle est fait pour une grande part de témoignages oculaires sur les événements, ou des moments de l'événement, qui sont soumis à un processus cumulatif de sélection et de réécriture. Il est donc intéressant de voir comment *La Route des Flandres* souligne les difficultés de tout récit subjectif censé être véridique, surtout dans les cas où le témoin qui raconte son histoire n'a pas eu accès ni aux récits d'autres témoins ni à des informations acquises après coup. Georges, ne disposant pas de sources secondaires, est obligé, quand il raconte son histoire à un compagnon sceptique dans le camp de prisonniers, de se fier grandement à sa mémoire. Entre-temps, il en a appris beaucoup sur la situation générale, par exemple que ce n'est pas seulement son régiment, mais apparemment l'armée tout entière, qui a fondu sur le terrain et a disparu sans laisser de traces (p. 402). Il sait aussi que le général qui commandait son régiment, incapable d'accepter la situation impossible où on l'a placé, s'est suicidé⁵. Le geste du général résume, pour Georges, l'inutilité de la connaissance rétrospective, et, quand il essaye d'imaginer les réactions de l'infortuné officier devant l'évidence de la catastrophe, on voit clairement que ce suicide ne symbolise pas seulement une défaite militaire mais une faillite que les efforts du narrateur qui tente de le décrire répètent ironiquement.

Georges non seulement doute de la justesse de ses souvenirs, comprenant que ses perceptions et sa compréhension d'alors étaient amoindries par la fatigue, mais de plus son désir de savoir ce qui s'est vraiment passé est contaminé par l'indétermination concernant la situation générale : du capitaine qui conduit le groupe des survivants au général lui-même, personne n'a la moindre idée de la réponse à apporter à une telle guerre, à laquelle rien ne les avait préparés. Aux difficultés du narrateur s'ajoute son incapacité à séparer ses souvenirs du passé récent des autres souvenirs qui englobent la légende familiale, les bavardages de sa mère, et même son imagination d'enfant à propos du portrait d'un ancêtre qui, autrefois, était accroché dans la maison familiale.

Les doutes sur les circonstances de la mort de l'ancêtre sont amplifiés par une préhistoire mythique qui se superpose à l'histoire qu'il est en train

5. Le général Barbe, commandant le 31^e régiment de dragons, dans lequel Claude Simon servait, se suicida après la défaite. Il semble possible qu'une carte postale, dont parle Paul Reynaud dans *La France a sauvé l'Europe* (Flammarion, 1947, vol. II, p. 102) lui fut envoyée par le même officier : « Hélas, le 25 mai, je reçois une carte postale adressée à mon nom, trouvée en gare du Mans, sur le corps d'un officier de l'armée Corap, qui venait de se suicider. Il me disait : "Je me tue pour vous faire savoir, Monsieur le Président, que tous mes hommes étaient des braves, mais on n'envoie pas des gens se battre avec des fusils contre des chars d'assaut". »

de reconstituer ; le « savoir » auquel il aspire – croyant que, derrière toutes ces couches de récit, il y a une vérité originelle que l'on peut trouver – se révèle être fondé sur une forme plus primitive de curiosité, très puissamment exemplifiée, par déplacement métonymique, dans la quête sexuelle qui mène Georges vers Corinne, la veuve du capitaine (p. 356-359).

La connaissance que le narrateur-protagoniste a du passé paraît extrêmement dépendante des moyens par lesquels une histoire incertaine, qui dérive d'une multitude de sources peu fiables, est représentée au cours du présent. Chaque tentative pour revenir en arrière devient plus difficile du fait du souvenir des précédentes tentatives et, dans le texte, l'accumulation des strates du récit se révèle comme un aspect essentiel du mécanisme de production des éléments multiples et complexes d'une construction plutôt fictionnelle, car ce n'est pas comme cela que l'Histoire se raconte. L'écriture commence en effet à illustrer des aspects de sa propre production et à obéir à ses propres lois, et à des modèles antiques, voire archaïques, articulant la recherche d'une origine de la vérité dans le passé. L'exploration d'un passé insaisissable se transforme en régression vers le mythe (ce qui permet l'exploration symbolique de désirs impossibles), tout en s'affirmant comme une aventure artistique en progrès, orientée vers le futur, dans et à travers le langage.

L'histoire, comme possibilité d'une connaissance certaine du passé, nous apparaît ainsi de plus en plus comme une forme de discours qui recouvre et étouffe tout débat problématique concernant ses sources et la fiabilité de ses explications. Quoi qu'il en soit, quand Georges tient ses engagements avec la vraie histoire, sa conscience de ces problèmes fait en sorte que ses premières objections face à la confiance de son père dans le discours – « enfiler des discours » (p. 216) – rebondissent. Car tout ce que Georges peut faire, dans sa recherche de la vérité des faits, c'est raconter à nouveau son histoire et enfile de plus en plus de mots. Le poids de cette contradiction pousse le personnage vers l'éclatement, et le lecteur comprend alors que « Georges » n'est pas tant le support psychologique de ce que le texte représente, que celui de la productivité du texte par lui-même. Il n'y a aucun « point de vue » centré, aucune présence constante et digne de foi, qui donnerait au lecteur une perspective ontologique fiable sur le monde préexistant. Nous ne pouvons donc pas séparer ce qui est représenté du moyen de sa représentation, c'est-à-dire une narration fragmentaire qui passe de façon imprévisible de la première à la troisième personne⁶.

6. Pour une bibliographie des articles sur le roman écrits avant 1975, voir *Claude Simon, colloque de Cerisy*, UGE, 1975.

Il est remarquable que le romancier n'utilise pas le passage à la troisième personne pour corriger ou compléter la perspective limitée de la narration à la première personne ; au contraire, le système d'alternance entre les « voix » narratives⁷ produit la certitude que la description, ou la tentative de narration de chacune est susceptible d'être niée ou contestée par une autre. Privé de critères objectifs pour établir les conditions nécessaires de la vérité, et en l'absence de tout moyen de vérifier les impressions et les souvenirs personnels, l'écriture ramène constamment le désir de connaissance à son origine discursive et au problème d'un discours censé être « originel ». Le concept de *mimesis*, en introduisant la notion d'imitation, donc d'un modèle original que l'art imiterait, peut aider à comprendre les enjeux de ce débat, car si, en littérature, un texte écrit ne peut à strictement parler que représenter le langage ou le discours, c'est obligatoirement un discours qui a déjà eu lieu, ou un segment de langage préexistant qui est représenté ou imité. Dans l'art (qu'il s'agisse de littérature, de peinture ou de musique), il y a donc, toujours, un effet de redoublement ou de répétition, comme un écho ou un effet de reflet plus ou moins trouble.

En essayant de démêler tout cela, la théorie littéraire a mis en avant, avec le problème de la répétition, celui, non moins crucial, de la *différence*. La mimésis littéraire devant nécessairement emprunter, pour être intelligible, soit la forme dialogique soit la forme diégétique (ou les deux), il s'avère que, plus on essaie de définir l'« objet » de la représentation, plus on se rend compte que celui-ci est essentiellement un objet *perdu*. La quête orphique (ou narcissique) symbolise ainsi, sous une forme mythique, une pratique (ici, l'écriture) face à une temporalité tout à fait *paradoxale*. À la différence de la plupart des romans et des récits historiques qui explorent, sans nécessairement la reconnaître ou l'avouer, la nature paradoxale de leur entreprise, les écrits de la maturité de Claude Simon nous plongent dans un véritable vortex temporel et ontologique.

Les romans de Simon interrogent régulièrement l'intelligibilité de « l'histoire elle-même » en dénonçant implicitement ce concept comme n'étant qu'une figure du discours⁸, désignant une construction de l'imagination collective. Mais il serait erroné de réduire le débat à une problématique à l'intérieur du

7. Voir C. Britton, « Voices, absence and presence in the novels of Claude Simon », *French Studies*, n° 36, octobre 1982, p. 44.

8. Voir mon article « Facing the matter of History : *Les Géorgiques* », dans A. B. Duncan (dir.), *Claude Simon, new directions*, Edinburgh, Scottish Academic Press, 1985, p. 113-130, dans lequel quelques-uns des moyens pour décrire l'histoire sont analysés dans *Les Géorgiques* (notamment comme une « figure », dans le sens à la fois de trope, de personnage, et de visage).

seul champ du roman, car il est bon de rappeler que *La Route des Flandres* fait écho à un doute général dans le cadre de la discipline historique elle-même, une interrogation sur l'écriture de l'histoire que l'on observe déjà pendant l'entre-deux-guerres. Le désastre de 1940 a donné à ces doutes et ces questions une dimension plus urgente, contribuant ainsi à ce qui est devenu, dans la période d'après-guerre, une révolution permanente dans le champ de l'historiographie.

On peut trouver une preuve de cette affirmation dans deux œuvres d'un historien remarquable qui exprime des vues parallèles à celles, implicites ou volontairement exagérées, que nous avons examinées dans le roman de Simon. Ce sont *L'Étrange défaite* et *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*⁹ de Marc Bloch, qui était le co-fondateur, avec Lucien Febvre, de la revue dont le premier titre était *Annales d'histoire économique et sociale*. Depuis 1945, ce que l'on appelle École des annales est devenu synonyme de la critique du narrativisme et de sa préoccupation traditionnelle avec la notion de « l'événement ». Peu avant la fondation de la revue, en 1938, Raymond Aron rassembla plusieurs objections contre la narration et la conception positiviste de l'histoire, dans un ouvrage qui eut une influence considérable, et qui reflète également les préoccupations du courant existentialiste concernant la connaissance historique « objective ». On y lit de nombreuses propositions qui éclairent la comparaison entre les limites inhérentes aux représentations historiques et aux représentations fictives, entre autres celle-ci : « Les constructions irréelles doivent rester partie intégrante de la science, même si elles ne dépassent pas une vraisemblance équivoque, car elles offrent le seul moyen d'échapper à "l'illusion rétrospective de fatalité" »¹⁰.

Capitaine de réserve, Marc Bloch fit, de l'intérieur, l'expérience de la soudaine défaillance des communications¹¹ qui empêcha l'armée française de répondre au rythme accéléré d'une bataille qui ne correspondait pas à ses prévisions. Il a observé les effets parfois pathétiques de la désintégration du commandement prisonnier d'un « ordre » figé dans la tradition (*ED*, p. 89), et il a si bien analysé les causes lointaines de la défaite que nombre de ses collègues historiens jugent cette analyse exemplaire, étant entendu qu'il a écrit ce livre sans avoir accès à aucune information vérifiable ni aux archives dont ont

9. Albin Michel, 1946 et Armand Colin, 1944 (ouvrages désormais désignés par les abréviations *ED* et *AMH*).

10. R. Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire : essai sur les limites de l'objectivité historique*, Gallimard, coll. « Idées », 1957, p. 120.

11. « De Gaulle a parfaitement mesuré cette faiblesse mortelle. En janvier 1940, il écrivait : "Il faut trouver les transmissions nécessaires à l'échelon des bataillons, sinon... nos chars seront couillonnés" » (cité dans D. Lormier, *op. cit.*, p. 71-72).

pu disposer les suivants. Il a dû, au contraire, se fier à sa mémoire et aux anecdotes des autres témoins, dans lesquelles les rumeurs se substituaient souvent aux faits. Bloch s'est senti obligé de se garder d'être accusé de simplement raconter ses mémoires, ou de relayer l'histoire d'un autre soldat (*ED*, p. 22). Méfiant à l'égard de l'histoire narrative, également soupçonneux à l'égard des recherches de causes hypothétiques par le recours à des modèles scientifiques, comme ceux de l'histoire positiviste, Bloch pense qu'il doit minimiser l'élément narratif de son compte rendu. N'ayant aucun accès aux preuves « objectives », il doit pourtant exprimer ses convictions ; son analyse se fonde sur son autorité d'historien de renommée internationale, de soldat décoré pour sa bravoure pendant la première guerre mondiale, et, surtout, d'indiscutable patriote. De fait, ces facteurs garantissent à *L'Étrange défaite* une authenticité sous-tendue par le « contrat » qui, selon Philippe Lejeune, lie l'auteur et le lecteur dans toute œuvre autobiographique¹². La valeur historique de l'ouvrage en question est rehaussée par un très fort sens de l'outrage moral devant le laxisme de ceux qui avaient la charge des décisions essentielles et qui, en temporisant, ont créé ce qu'un militaire historien a appelé « la guerre des occasions perdues¹³ ». La fine analyse que fait Bloch des facteurs historiques complexes qui ont culminé dans la défaite est sans rivale.

Puisque *La Route des Flandres* ne se présente que comme un roman, il n'est besoin d'aucune relation « contractuelle » qui fonderait son récit sur un accord quant à la bonne définition de la vérité historique. La question du « réalisme » du texte est donc sans pertinence, à moins, bien sûr, que l'on accepte que le réalisme littéraire fasse partie d'un vaste ensemble idéologique qui englobe des croyances partagées en la capacité de convaincre de ces formes spécifiques de discours que nous nommons « romans » ou « récits historiques », et on peut montrer la dépendance à l'égard d'un système de relations (au sens à la fois de connexions et de techniques solidaires) fondé sur un même code de représentation¹⁴.

Alors que le dilemme cognitif du narrateur de *La Route des Flandres* encourage le lecteur, à un certain niveau, à accepter que le monde présenté par le roman soit à l'écart de la réalité et de l'histoire réelle (une vue fortement orchestrée,

12. Voir P. Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Le Seuil, 1975.

13. C'était le premier titre de *The Battle of France* du Colonel A. Goutard, Londres, Frederick Muller Ltd, 1958 (voir en particulier chap. 3, « The battle of the Meuse »).

14. Pour une discussion bien informée sur l'usage du concept de « relais » par Jacques Derrida, voir l'article de M. Hobson intitulé « Deconstruction, Empiricism and the Postal Services », *French Studies*, n° 36/3, juillet 1982, p. 290-314.

pour ses propres raisons idéologiques, par la tendance formaliste de la critique et par certaines coteries théoriciennes), on peut aussi démontrer le contraire : à savoir que cette fiction laisse ouvertes assez de « routes vers la référence¹⁵ » pour permettre à ce même lecteur de *relier* le texte à d'autres descriptions et récits des faits en question, dont beaucoup posent exactement les mêmes questions concernant la « vraisemblance » de la narration historique – surtout dans le contexte d'un événement qui dépassa, sur le coup, toute explication, et qui, longtemps, paraissait incompréhensible et indescriptible¹⁶.

Ainsi, l'argument des formalistes se révèle fondé sur l'une des oppositions qu'il dénonce le plus vigoureusement, en l'occurrence une fallacieuse polarisation entre la « réalité » et les illusions référentielles ou projectives encouragées par romans et livres d'histoire. En fait, *La Route des Flandres* montre que malgré la différence entre ces genres (qui réside en grande partie dans l'attente et les préconceptions des lecteurs), tout texte basé sur une quelconque expérience vécue, ou imaginée (et, pourquoi pas, rêvée), opère comme médiateur entre le réel de l'ici et maintenant (que l'on peut appeler le temps de l'écriture) et un imaginaire polyvalent et pluridimensionnel (celui de l'écrivain). Tous ces « réels » font partie du vécu du sujet écrivain, mais coexistent, ramenés, dans l'acte d'écrire, dans une même dimension physique et temporelle : celle du texte. Et c'est dans cette mesure que l'on peut dire que l'écriture a ses propres lois, et que, selon que nous parlons de représentation historique, fictive, ou autre, l'écriture utilise *le même matériau* : le langage (un matériau bien matériel mais non moins mystérieux pour autant). L'écrivain, qu'il soit historien ou romancier, formaliste ou réaliste, poète ou journaliste, qu'il raconte des faits « réels » ou « imaginés », utilise *les mêmes outils et les mêmes formes rhétoriques et discursives* que ses confrères. Pour comprendre un texte comme *La Route des Flandres* dans son rapport au réel vécu de l'écrivain et des autres combattants de mai-juin 1940, comme le fameux colonel Cuny (sans parler du général de Gaulle), une conclusion s'impose : la différence entre histoire et fiction n'est pas dans le texte, mais ailleurs, non pas dans les « faits » (car le passé est révolu, ou perdu, ou oublié) mais dans les « pré-supposés de référence¹⁷ ».

15. Voir le chapitre très éclairant intitulé « Sense and reference » dans M. Dummett, *Frege, Philosophy of language*, Londres, Duckworth éd., 1981, en particulier p. 93-94.

16. Voir l'article, riche de développements futurs, de G. Genette, « Vraisemblance et motivation », *Communications*, n° 1, 1968, p. 5-21.

17. Voir notre article « Claude Simon et la route de la référence », *Revue des sciences humaines*, vol. 84, n° 220, 1990, p. 23-45.

Une conséquence du tabou qui fut apposé à la fois sur toute discussion à propos de la « réalité » ou toute évocation de « l'histoire » par les principaux porte-parole du Nouveau Roman (mouvement auquel Simon, pour le meilleur et pour le pire, s'est trouvé associé à la fin des années 1950) est que la question du statut *référentiel* de *La Route des Flandres* a été soit repoussée comme naïve, soit définie comme purement anecdotique. Dans un travail complémentaire de celui-ci¹⁸, je donnerai quelques raisons pour s'opposer à cette vision, mais avant d'aborder les preuves historiques, il faut établir que de telles « preuves » ne consistent pas tant en « faits purs » qu'en *un assemblage de liaisons intertextuelles entre divers récits*. C'est dans la mesure où il s'ouvre à une grande diversité d'autres textes que l'on peut démontrer la valeur de *La Route des Flandres* comme « ajout » à une histoire plus conventionnelle.

L'Apologie pour l'histoire par Marc Bloch apporte des confirmations utiles en faveur de cet argument, car l'historien dit clairement, dans cette œuvre posthume, que beaucoup de ses propositions antérieures en faveur de sa discipline comme enquête « scientifique » ont été surévaluées. Les fondements de la méthode historique peuvent être à nouveau considérés à partir de la question que le fils de Marc Bloch pose naïvement : « Papa, explique-moi donc à quoi sert l'histoire » (*AMH*, p. ix). La question est d'une importance décisive : « Notre civilisation occidentale entière y est intéressée » (*ibid.*). Si Bloch avait survécu à la guerre (il a rejoint la Résistance après la défaite et fut fusillé par les nazis en 1944), il aurait vu ses pensées reflétées par le rapprochement entre histoire et sciences humaines. Il aurait également pu constater que ces disciplines alliées, du moins celles qui cherchaient à expliquer le comportement humain en termes historiques, économiques et culturels, partageaient le même désir d'établir leur travail sur des bases « scientifiques ». Comme le montre le développement des dernières années, particulièrement dans la philosophie européenne, ceci n'est pas simple, surtout à partir du moment où l'on reconnaît que les méthodes et concepts supposés mener à la connaissance historique sont eux-mêmes le reflet de structures idéologiques. Dans ce débat, le statut de l'observateur supposé en dehors des phénomènes observés, est devenu critique et controversé.

L'événement catastrophique, désastreux, qu'était la défaite de 1940, a révélé l'existence de fissures profondes dans les structures idéologiques à l'intérieur desquelles œuvrait sans s'en rendre compte l'ensemble de la classe dirigeante, et il est très évident que Bloch en est conscient quand il s'aperçoit

18. Voir *supra* note 1.

que la question innocente de son fils est la même que les militaires ont posée, trahis non seulement par quelques-uns de leurs compagnons (par exemple certains officiers convaincus de la supériorité de la machine militaire allemande), mais par « l'histoire elle-même » : « Dans le jardin normand où notre État-major, privé de troupes, traînait son oisiveté, nous remâchions les causes du désastre : “Faut-il croire que l'histoire nous ait trompés ?” murmura l'un de nous » (*AMH*, p. x). Bloch a écrit plusieurs fois au sujet des batailles, au début en historien à distance de son sujet, mais ensuite, après 1918, comme ancien soldat, côté vainqueur de surcroît. Après 1940, par contre, rien ne pouvait soulager « l'atroce nausée » de la défaite (*AMH*, p. 14), et Bloch souligne combien sa vision du rôle de l'écriture dans la constitution de la connaissance historique s'est transformée à l'occasion de cette expérience si amère, qui l'a amené à interroger la valeur de la connaissance que l'histoire est censée apporter en négligeant les vues subjectives au nom de l'objectivité. Le « témoignage » est la matière première de l'histoire (p. 23-24 et 85), et l'historien ne traite pas des faits « mais des “traces” » (p. 34) des actions humaines, dont les effets sont par essence psychologiques (p. 101). Le « récit » d'un témoin n'est certes pas une preuve digne de foi en lui-même, et à certaines périodes, surtout des périodes d'instabilité ou de violentes transformations, de tels récits subjectifs peuvent être faux (p. 51), mais leur comparaison éveille le « sens critique » de l'historien (p. 52). Bloch conclut sur ce point par une remarque qui semble s'appliquer particulièrement bien à *La Route des Flandres*, non seulement à cause du cadre narratif rétrospectif, mais parce que le roman fut écrit environ vingt ans après les événements qu'il décrit : « Au contraire, on croit fortement le narrateur qui, à longs intervalles, apporte par des chemins difficiles les rumeurs lointaines » (p. 52). La métaphore du chemin qu'emploie Bloch soutient l'argument que j'avance ici, à savoir que le roman de Simon n'est pas une fiction autosuffisante, en dehors de l'histoire, mais un ouvrage qui, en partie grâce à son exploration difficile et douloureuse de certaines « routes vers la référence » plus ou moins obscures, a atteint un niveau d'expression poétique et de *résonance historique* exceptionnel. Une œuvre qui « dit vrai » sur des expériences vécues, mais qui n'est ni récit historique ni récit autobiographique typiques, parce qu'elle passe autour ou à travers toutes les conventions qui font accepter comme réalistes, grâce à des présuppositions d'ordre idéologique et culturel, les récits conventionnels (historiques ou fictifs) auxquels nous sommes habitués.

Quand Bloch décrit son activité professionnelle comme « une science dans l'enfance », encore à l'âge des « premiers tâtonnements » (*AMH*, p. xiv), qu'il ramène au niveau d'un artisanat ou d'une technique (p. xvii), le parallèle entre ses métaphores et celles de Claude Simon quand il parle de son activité de romancier¹⁹ est particulièrement frappant ; l'historien recourt à la métaphore cinématographique semblable à celle que l'on voit souvent dans les romans de Simon, car Bloch parle des historiens en disant qu'ils sont obligés de regarder vers le passé comme s'il s'agissait d'un film dont seule la dernière bobine est intacte : « Pour reconstituer les traits brisés des autres, force a été de dérouler, d'abord, la bobine en sens inverse des prises de vues » (p. 15). L'historien, tout comme le romancier, ne peut proclamer qu'il représente le passé comme dans un miroir, ni comme une séquence continue d'images logiquement liées. Le passé refait surface par fragments²⁰ et on ne peut le cerner de contours nets sans falsifier les « traits brisés » ou les fissures qui apparaissent dans la préhistoire de l'édifice de la connaissance historique.

La matière historique dans *La Route des Flandres* est essentiellement fragmentaire. La guerre en tant que telle ne peut être représentée, mais seulement ses conséquences matérielles et psychologiques, ou ce que l'on peut appeler ses effets secondaires et ses *affects à retardement*. Très pessimiste, Georges (ou peut-être Blum, son compagnon dans le camp de prisonniers) définit le passé comme du rebut et l'histoire comme une version aseptisée des événements : les suites de la guerre, le sale résidu du désastre se retrouvent dans la vision de l'histoire comme poubelle, comme le dit la conclusion d'une extraordinaire diatribe : « ce formidable amoncellement d'ordures, cette décharge publique, où figurent en bonne place, au même titre que les képis à feuilles de chêne et les menottes des policiers, les robes de chambre, les pipes et les pantoufles de nos penseurs » (*RF*, p. 322).

Un tel passage ne délivre pas un « message » purement négatif, car les images utilisées ont une fonction critique : elles montrent comment l'institutionnalisation de la pensée nous conduit tous à mettre des « uniformes » d'une manière ou d'une autre. Tout cela, avec les œuvres des penseurs et des écrivains qui continuent à se fier, sans l'interroger, à un système de valeurs tel que le code de la vraisemblance sur lequel reposent la fiction réaliste et la

19. Notamment dans la préface à *Orion aveugle*, Genève, Skira, 1970.

20. Le premier titre de *La Route des Flandres* était « Description fragmentaire d'un désastre ». Voir l'extrait d'une interview (*Le Monde*, 8 oct. 1960) présenté dans l'édition du roman en 10/18. Voir aussi les remarques de Maurice Blanchot sur l'écriture du fragment dans *L'Écriture du désastre* (Gallimard, 1980), d'où est extraite l'épigraphie de cet article (p. 15).

narration historique non critique, finira dans le même tas d'ordures. La métaphore est fréquente dans l'œuvre de Simon, et si nous avons dit auparavant que *La Route des Flandres* amène l'Histoire avec un H majuscule au centre de la scène, le texte nous oblige à corriger l'impression d'une scène pleine de monde, car même les acteurs semblent être partis (RF, p. 408), s'étant dépouillés de leurs costumes. Une série complète de métaphores liées entre elles, trop nombreuses pour être analysées ici, indique que l'Histoire, pour devenir « authentique », doit accepter les béances et les incertitudes des fondements cognitifs et conceptuels qui sont supposés l'étayer²¹.

La Route des Flandres montre ainsi quelques unes des raisons qui font que de telles discussions restent dans les marges de la théorie de l'historiographie ou sont suscitées par de rares fictions, surtout de type autoréflexif. Un spécialiste connu en herméneutique et en théorie littéraire a même suggéré que l'histoire ne traite pas seulement d'entités imaginaires (qui ont bien sûr été réelles dans le passé), mais que ses structures discursives et explicatives sont l'équivalent des « objets transitionnels », c'est-à-dire des substituts symboliques de l'absence, dont la fonction est d'atténuer l'anxiété et le doute : en « jouant » avec le passé, nous composons avec la réalité du présent contingent et avec un imprévisible futur²². En organisant le passé selon des modèles logiques, théologiques, théoriques, ou même purement topologiques²³, ou en étalant le temps et l'espace pour donner aux événements un dessin et une cohérence formelle, nous semblons atteindre les mêmes buts. Mais combien d'historiens attirent l'attention sur la liberté créatrice dont ils pourraient jouir, si tant est qu'ils le souhaitent, dans la composition de leur matériau ?

La dimension imaginaire de l'étendue temporelle et spatiale dans l'histoire est nettement indiquée dans *La Route des Flandres* : les rares références à des lieux et à des dates réelles sont suspendues et assujetties à des élaborations fictionnelles. Dans les histoires militaires des batailles de 1940, les références sont supposées connues : elles dénotent des événements, des lieux, des personnes

21. Pour une discussion sur la nature irréelle ou imaginaire des hypothèses de causalité dans la philosophie de l'histoire, voir P. Ricoeur, *Temps et récit*, Le Seuil, 1983, t. I. Pour une défense vigoureuse de la narration, voir H. White, « The value of narrativity in the representation of reality », *Critical inquiry*, vol. 7, n° 1, automne 1980, p. 5-27, et du même auteur, « The question of narrative in contemporary historical theory », *History and Theory*, vol. 23, n° 1, 1984, p. 1-33.

22. P. Ricoeur, *op. cit.*, p. 270. Cette remarque n'est pas développée, mais j'en ai extrapolé certaines idées de Winnicott telles qu'ils les exposent dans *Jeu et réalité*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1975.

23. Voir H. White, *Metahistory*, Johns-Hopkins University Press, Baltimore, 1973, et *Tropics of discourse*, *ibid.*, 1978.

réels. Rarement cependant, la perspective « cartographique » de la narration historique se révèle aussi près de l'abstraction que dans le roman de Simon²⁴ :

cherchant à nous imaginer nous quatre et nos ombres nous déplaçant à la surface de la terre, minuscules, parcourant en sens inverse un trajet à peu près parallèle à celui que nous avions emprunté dix jours plus tôt en nous portant à la rencontre de l'ennemi l'axe de la bataille s'étant entre-temps légèrement déplacé l'ensemble du dispositif ayant subi de ce fait une translation du sud vers le nord d'environ quinze à vingt kilomètres de sorte que le trajet suivi par chaque unité aurait pu être schématiquement représenté par une de ces lignes fléchées ou vecteur figurant les évolutions des divers corps de troupes (cavalerie, infanterie, voltigeurs) engagés dans les batailles sur la carte desquelles figurent en grosses lettres parce que passées à la postérité les noms d'un simple village ou même hameau ou même une ferme ou un moulin ou une butte ou un pré, lieux-dits

les Quatre Vents

l'Épine

l'Écrevisse

Trou des Loups

(p. 400)

Les cartes, comme le montre ce passage, ont leur poésie propre, et les noms de lieux font plus qu'organiser l'espace topographique. En fait, les signes qui normalement représentent la certitude produisent non seulement des échos historiques (un thème que Simon développe avec maîtrise, et sur une échelle historique beaucoup plus large, dans *Les Géorgiques*) mais devient emblématique de la désorientation, quand le texte les tord, et en joue de manière à en suggérer, par les évocations répétées d'autres temps et d'autres lieux, les effets psychologiques sur les cavaliers épuisés, ou pour suggérer une échappée hors de la situation contingente. Ces jeux ironiques soulignent la lenteur anachronique de la marche des cavaliers, pris au piège au milieu d'unités ennemies mécanisées qui avancent plus rapidement.

Le lien entre l'inutilité de la simple connaissance référentielle et les satisfactions symboliques de l'écriture (qu'elle soit historique ou fictionnelle) se voit, dans *La Route des Flandres*, dans un passage où le romancier paye un tribut évident à son maître, Marcel Proust :

le bruit du canon s'éloignant lui aussi, sur la droite à présent, vers l'ouest, on pouvait voir un haut clocher gris à bulbes au-dessus de la campagne mais savoir s'ils avaient pris le patelin comment savoir comment savoir nous pouvions voir leurs noms énigmatiques sur les plaques indicatrices les bornes, coloriés eux aussi et moyenâgeux Liessies comme liesse kermesse Hénin hennin Hirson hérisson hirsute Fourmies tout entier vermillon-brique théorie d'insectes noirs se glissant le long des murs (p. 408)

24. « Un rêve secret de cartographe ou de diamantaire meut l'entreprise historique » (P. Ricœur, *op. cit.*, p. 248).

Où que nous nous tournions dans le roman, la question du langage de la représentation surplombe tout constamment, démontrant que la peinture du passé est teintée par le jeu du son et du sens et d'une confusion de noms de lieux, dans ce que, autrement, nous prendrions pour des références géographiques non problématiques. *La Route des Flandres* est un roman brutalement terre-à-terre non seulement parce qu'il représente principalement les dégâts d'une guerre vus (littéralement) à ras de terre, mais parce qu'il révèle que quand le travail d'écriture commence, toutes les références (tels les noms de lieux) se rapportent à des *absences*. En déchiffrant les signes écrits du texte, on est contraint d'admettre que si nos connaissances historiques ne sont pas purement gratuites, elles sont secondaires par rapport au travail de l'écriture, car nul ne peut plus prétendre qu'il y a une « bonne » façon d'écrire l'histoire. L'écriture poétique ne révèle pas une vérité gisant dans les significations latentes d'un texte en attendant d'être découvertes, mais elle nous renvoie à d'autres significations, dans d'autres textes, dans d'autres contextes.

Marc Bloch avait exprimé l'espoir, dans *Apologie pour l'histoire*, que la nouvelle génération d'historiens prendrait l'habitude de réfléchir à ce qu'il appelle des « hésitations et des repentirs perpétuels de son artisanat » (p. xvii). Il leur recommandait également de prendre soin de ne pas renoncer à sa « part de poésie », ajoutant que ce serait « une étonnante sottise de croire que, pour exercer sur la sensibilité un si puissant appel, elle doive être moins capable de satisfaire aussi notre intelligence » (p. xi).

On peut retourner le compliment et ajouter, en codicille à la remarque de Bloch, que l'attrait puissant de *La Route des Flandres* illustre la nécessité de considérer l'écriture poétique dans des termes qui ne soient pas seulement formels et linguistiques, mais dans le contexte historique qu'elle évoque et par rapport à la réalité qu'elle reflète, même si ce n'est qu'en fragments brillants savamment composés de manière à maintenir ouverte la question primordiale du comment et du pourquoi nous voulons représenter et expliquer le passé.

*

NOTE SUPPLÉMENTAIRE

L'annexe mentionnée en note 2 contient aussi la première version d'une brève chronique des expériences de Claude Simon en mai 1940 que l'écrivain a généreusement composée à ma demande, ceci suite à des recherches que j'ai effectuées « sur le terrain » en Belgique à partir de juin 1980. À l'appui de photographies prises le long des routes parcourues par son régiment, jusque dans le chemin où a eu lieu l'embuscade de sa troupe, et même dans les champs qui longent la tranchée de chemin de fer où le cavalier (« Georges ») a fini par perdre son cheval, j'ai en quelque sorte confronté le romancier au contexte « référentiel » de son récit lacunaire, où son vécu est transformé en écriture à caractère fictionnel. Claude Simon a été stupéfait par les images et les témoignages que j'avais recueillis parmi historiens militaires, historiens locaux et habitants de la région (le pharmacien de Cousolre se souvenait d'avoir vu des corps de cavaliers français dans le chemin où l'embuscade a eu lieu) : « Mon passé m'est revenu, brûlant » m'a écrit Claude Simon. Surtout l'excitait la révélation que pendant la retraite du petit groupe de survivants vers Sars-Poteries, il avait suivi, sans le savoir, les traces des panzers de Rommel, le premier à franchir la Meuse (non sans difficulté, car il a été blessé au visage par un éclat d'obus²⁵).

Invité en 1982 à Dublin par Trinity College et University College, Claude Simon s'est trouvé confronté à une série de séminaires et de conférences sur son œuvre, mais en langue anglaise. Le professeur Roger Little, chef du département de français à Trinity College (prix du rayonnement de la langue et de la littérature françaises de l'Académie française en 1994) dirigeait alors la série d'ouvrages critiques qui avait publié mon opuscule sur Histoire²⁶. Connaissant mon travail, il m'avait demandé de venir servir d'interprète « expert ». Pendant une semaine, j'ai partagé un appartement sur le campus avec l'écrivain. Au cours de nos conversations (et de notre tournée des pubs fréquentés par James Joyce), je lui ai expliqué pourquoi je pensais qu'il serait opportun pour la critique d'avoir une version plus détaillée de ce qui lui était advenu en mai 1940, l'esquisse qu'il m'avait déjà fournie m'ayant laissé sur ma faim. Certes, ma curiosité me poussait à aller plus loin, mais non pas pour faire revivre le passé de l'écrivain – un passé par définition révolu et inconnaissable par autrui. Il ne s'agissait pas, non plus, d'arguer

25. Voir D. Lormier, *op. cit.*, « Rommel en difficulté », p. 33-34.

26. Londres, Grant and Cutler, « Critical Guides to French Texts », 1982.

que La Route des Flandres était, après tout, un roman « réaliste ». Encore moins d'inventer une nouvelle définition du réalisme ou de la vraisemblance... Ce qui importait, vu l'impasse créée par l'opiniâtreté des formalistes, c'était d'essayer de tirer au clair le rapport exact entre les souvenirs de l'écrivain, l'histoire (très variable) des historiens, l'histoire (incertaine et invérifiable) d'autres témoins, et la version (très tardive) de Claude Simon – qui n'a évidemment pas tout raconté dans le texte qu'il m'a donné, loin de là ... Mon but était surtout de contester, preuves à l'appui, et à la lumière du travail d'historiographes et de philosophes du langage, les « formalistes », surtout Jean Ricardou, évoqué par Claude Simon lors d'une conférence intitulée « Réflexions sur le roman²⁷ », au colloque sur le Nouveau Roman de New York, en 1982. Ce « maître d'école » à « la fêrule sévère » s'était en effet promu arbitre exclusif en matière de méthodes critiques appliquées à l'écriture simonienne, méthodes certes parfois éclairantes, mais finalement réductrices.

Claude Simon convenait que le débat sur la question de la référence qui avait démarré (et dérapé) en 1974 à Cerisy-la-Salle, au cours du colloque Claude Simon : analyse, théorie, n'avait fait qu'effleurer le problème. Le « Petit "Historique"²⁸ » qu'il a composé pour moi était une sorte de chronique : une liste, plutôt qu'un récit, des phases de l'avance et de la retraite de son escadron. J'ai reçu par la suite un texte plus ample comprenant certains des noms de lieu que j'avais préalablement identifiés, accompagné de diagrammes un peu stendhaliens (nous avions parlé, à Dublin, entre autres, de ses remarques, dans une conférence, sur les croquis figurant dans Vie de Henry Brulard). J'ai explicitement demandé à l'auteur, à cette occasion, la permission de publier ce « Petit "Historique" », ainsi qu'un supplément qu'il m'a envoyé par la suite, intitulé « L'histoire minuscule ». Il était entendu que ces textes paraîtraient dans un numéro spécial de la Revue des sciences humaines qui était en préparation, sous la direction de Guy Neumann.

Ainsi que bien d'autres collègues simoniens – anglais, français, belges, nord-américains, hollandais, scandinaves – tous présents au colloque de 1974, j'avais été outré par la tentative de mainmise sur la critique simonienne d'une clique vouée à nier, entre autres, l'intérêt considérable de la fameuse lettre du colonel Cuny, évoquée par Françoise Van Rossum-Guyon au cours d'une séance houleuse. Françoise Van

27. La conférence a fait l'objet de deux publications, uniquement en traduction : « Reflections on the Novel : Claude Simon's Address to the Colloquium on the New Novel, New York University, 1982 », trad. d'A. Cheal Pugh, dans *The Review of Contemporary Fiction*, Elmwood Park, Ill., vol. 5, n° 1, 1985, p. 15-23 ; et, sans titre, trad. de L. Oppenheim et E. Costa de Beauregard, dans L. Oppenheim (dir.), *Three Decades of the French New Novel*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1986, p. 71-86. Elle est reprise dans ce volume, p. 21-36.

28. Voir *CE I*, p. 1227-1233.

Rossum-Guyon fut brutalement attaquée par Jean Ricardou (qui m'a aussi coupé la parole plus d'une fois, surtout quand j'ai évoqué le problème de la référence dans Histoire), parce que le sujet de la réalité historique et comment l'aborder lorsqu'elle fait irruption dans une fiction n'avait pas de place dans les débats, selon l'auto-proclamé « chef de file du Nouveau Roman ». Celui-ci souhaitait focaliser les discussions sur la seule question des mécanismes de productivité textuelle, dans un cadre purement matérialiste, selon lequel le langage du texte ne peut se référer qu'à lui-même, tout en générant d'autres matières à écrire. Cette approche a produit plusieurs analyses très riches et détaillées, mais avait tendance à traiter les textes comme des ensembles formels clos sur eux-mêmes. Claude Simon était très gêné par la violence de ce débat, mais ce n'est que plus tard qu'il a rompu avec Jean Ricardou (ou s'est « défilé », comme il l'a dit, malicieusement, dans une lettre inédite à Alastair Duncan). Par la suite, le romancier a commencé à invoquer de façon moins ambiguë les sources autobiographiques à l'œuvre dans son travail.

Après la publication du « Petit "Historique" » écrit à mon intention, et la parution des diagrammes et croquis dans « Claude Simon et la route de la référence²⁹ », Claude Simon a coupé les ponts avec moi, prétendant qu'il n'avait pas autorisé la publication des fac-similés de sa chronique et de ses croquis (Guy Neumann m'avait assuré du contraire). Par la suite, dans des entretiens avec des journalistes et des critiques, Simon a souvent évoqué (sans me citer) le nom de Rommel, qui est même devenu un personnage dans L'Acacia : « le menton haut, rasé de près, droit comme un mannequin, avec son œil d'oiseau de proie, son visage de cuir » (p. 1216). Je lui avais donné la référence d'un ouvrage du célèbre tankiste britannique, le capitaine Liddel Hart (très admiré par les stratèges militaires allemands; comme le capitaine de Gaulle, Hart avait compris, dans les années 1930, l'avantage qu'une attaque menée par des chars donnerait à un envahisseur éventuel). J'avais d'abord trouvé la citation utilisée par Claude Simon dans Blitzkrieg de Len Deighton, un ouvrage d'histoire « populaire » mais très bien documenté, par un auteur mieux connu pour ses romans d'espionnage³⁰.

Je me suis réconcilié avec Claude Simon deux ans avant sa mort, grâce à l'intervention de Réa Simon, dont on venait de découvrir, au cours d'un colloque à University College, Londres, où elle avait remplacé son mari, malade, le rôle central dans le déchiffrement et la transcription des manuscrits qu'elle tapait à la

29. *Revue des sciences humaines*, n° 220, 1990, p. 23-46.

30. Pour le détail de la traversée de la Meuse par Rommel, et des difficultés qu'il a rencontrées face à des dragons, fantassins et canonniers français, l'un d'eux ayant détruit cinq chars allemands, voir D. Lormier, *op. cit.*, p. 34-35.

machine (les fameux « tapuscrits »). Bizarrement, j'ai pu assister aussi, à la même occasion, à la dernière conférence en Angleterre de Paul Ricœur, sur le thème de la mémoire et de l'oubli, au cours de laquelle le philosophe a notamment abordé la question du négationnisme. Son dernier livre, La Mémoire, l'histoire, l'oubli (Le Seuil, 2003), jette une lumière nouvelle, pour qui voudrait continuer mon travail dans cette voie, sur la question des rapports entre l'œuvre de Claude Simon et le travail des historiens, mais aussi sur le problème du dit et du non-dit dans tout livre d'histoire (ou dans certains films documentaires, comme Le Chagrin et la pitié de Marcel Ophüls). C'était d'autant plus fascinant pour moi que j'avais rencontré cette question de l'oubli ou de l'autocensure moi-même – d'abord dans mes rapports difficiles avec un beau-père français qui ne m'a jamais expliqué la vraie raison de son départ de France pour travailler dans une usine d'armements en Allemagne pendant l'Occupation, et ensuite avec mon propre père, qui n'a jamais raconté, ni à sa femme, ni à moi, ce qu'il a éprouvé en entrant, avec son unité, dans Bergen-Belsen, le surlendemain de la libération du camp. Je n'en ai rien su avant que mon père, âgé alors de 94 ans, ne l'ait raconté à mon fils aîné, qui venait de tourner un film documentaire à Auschwitz.

Article originellement publié en anglais sous le titre « Defeat, May 1940 : Claude Simon, Marc Bloch, and the Writing of Disaster » dans Forum for Modern Language Studies, n° 21(1), janv. 1985, p. 59-70. Il fut publié une seconde fois dans I. Higgins (éd.), The Second World War in Literature, Eight Essays, Edinburgh/London, Scottish Academic Press, 1986, p. 59-70. Il a été traduit en français par Michèle Touret, et publié, sans l'autorisation de l'auteur, dans F. Dugast-Portes et M. Touret (éd.), Lectures de La Route des Flandres, Rennes, PUR, 1997, p. 149-162. Le texte original de l'article a été corrigé et retraduit et par l'auteur en 2018. La « Note supplémentaire » en fin d'article est inédite.